

Jean-Pierre Peyrard

La grammaire
en questions



*La grammaire
en questions*



Du même auteur :

- *L'enseignement en milieu hospitalier/ La leucémie et le complément d'objet direct* – L'Harmattan 1999

- *La première instruction* (roman policier) – Edilivre 2010

- *L'homme au stetson rouge* (roman policier) Edilivre 2010

- *Triptyque en quatre parties* (roman) – Edilivre 2010

- *Reconstruction* (roman autobiographique) Edilivre 2010

- *Fin de vacances* (roman) – Edilivre 2010

- *La note fondamentale et les harmoniques* (essai sur la vie et la mort) – Edilivre 2010

Jean-Pierre Peyrard

La grammaire
en questions

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3493-7

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Problématique	11
I – Les mots pour le dire	21
1 – Questions et réponses.....	21
2 – Problématique	22
3 – Explication	23
4 – La structure	23
II – Le simple et le complexe	31
1 – Pour caractériser la phrase	31
2 – Dans les relations entre les propositions	33
3 – La question des rapports	37
III – Les compléments d’information	41
1 – Du nom.....	41
2 – Du verbe.....	43
IV – Modes et modalisations	55
1 – Concepts de réel et de réalités.....	56
2 – Les quatre modalisations.....	57
3 – Les trois modes	61
V – Les temps	65
1 – le présent pour définir la problématique	65

2 – Temps simples et temps composés à l’indicatif	67
3 – Temps simples et temps composés au subjonctif	70
4 – Temps simples et temps composés à l’impératif	72
5 – Temps simples et temps composés au conditionnel	72
VI – La problématique de l’identité et de l’accord	75
1 – Le concept d’« identité »	75
2 – L’accord du participe passé	77
3 – L’accord avec le grec et le latin	80
VII – Conclusion : la grammaire appliquée à la poésie	85
1 – Position du problème	85
2 – Le Pont Mirabeau	89

Problématique

L'origine de cet essai est un constat établi pendant les dernières années de mon travail de professeur de lettres classiques, douze années passées dans un établissement spécialisé de l'Education Nationale ; je devais en particulier assurer le suivi scolaire d'élèves hospitalisés, et j'ai ainsi rencontré dans les unités de pédiatrie des hôpitaux lyonnais des centaines d'élèves avec lesquels j'ai travaillé « au pied du lit » selon la disponibilité que leur laissaient la maladie et les traitements. (cf. *L'enseignement en milieu hospitalier* ou *La leucémie et le complément d'objet direct* – L'Harmattan – 1999).

Jusque-là, j'avais occupé des postes dans le second cycle des lycées où la grammaire n'est plus l'objet de cours comme dans les collèges, et si je trouvais régulièrement des fautes d'accords et de syntaxe dans les copies de mes élèves de secondes, premières et terminales, je ne m'imaginai pas que les notions et les règles qu'ils avaient apprises et pouvaient réciter par cœur étaient à ce point pour eux vides de sens et sources de confusions.

C'est précisément pour la grammaire et l'orthographe que les collégiens rencontrés en pédiatrie me demandèrent le plus souvent de l'aide.

Seuls en face du professeur « en visite » que j'étais et dans un lieu où la scolarité n'était pas prioritaire, ils parlèrent assez librement de leurs difficultés et dirent volontiers ce qu'ils avaient sur le cœur : la grammaire était pour eux un objet d'incompréhension et ce qu'ils ressentaient était le plus souvent de l'aversion et un désarroi mêlés de résignation.

*
* *

Comme les autres disciplines, la grammaire est expliquée dans les manuels scolaires et les ouvrages spécialisés. Il suffit d'ouvrir n'importe lequel d'entre eux pour constater le nombre considérable des vocables et découvrir des définitions souvent déconcertantes.

Ainsi, pour les vocables : *préposition, conjonction, coordination, subordination, proposition, principale, subordonnée, conjonctive, relative, infinitive, interrogative directe, indirecte, sujet, verbe, complément, objet direct, objet indirect, objet second, essentiel, circonstanciel, phrase, phrase simple, phrase complexe, attribut, épithète, apposition, temps, mode, voix*, etc., furent des mots prononcés le plus souvent au hasard, comme les termes mystérieux d'un langage ésotérique.

Quant aux définitions, en voici trois du nom « sujet » :

– « Le sujet est le terme point de départ de l'énoncé ; il désigne l'être ou l'objet dont on dit quelque chose et qui s'actualise dans un verbe. » Grevisse (p.133 – Club français du livre – 1970)

– « Le sujet est le support grammatical du verbe ; en règle générale, le verbe suit le sujet et s'accorde avec lui. » Grammaire du français contemporain (p.66 – Larousse – 1964)

– « Le sujet est un constituant obligatoire de la phrase. Il forme avec le verbe ce que l'on appelle la phrase simple. » Bescherelle (p.239 – Hatier – 1984)

Trois définitions différentes du même nom – on verra d'autres exemples – qui rappellent que si la grammaire est un objet d'étude complexe pour les spécialistes, elle l'est bien davantage pour ceux à qui elle est enseignée, à l'école élémentaire et au collège.

Compte tenu de leur nombre et de la diversité de leurs origines, les élèves hospitalisés que j'ai rencontrés pendant ces douze ans ne peuvent pas être considérés comme des exceptions ; ils donnent une image sans aucun doute assez juste de la manière dont est reçu et perçu en général l'apprentissage de la grammaire.

Ils abordaient l'analyse armés d'une panoplie de questions (*qui est-ce qui ? quoi ? à quoi ? comment ? pourquoi ? de qui ? de quoi ?* etc.) qu'ils lançaient machinalement sans se préoccuper du sens de la phrase qu'ils avaient sous les yeux. Les réponses qu'elles leur fournissaient étaient parfois justes, parfois fausses, ce qui accentuait leur incompréhension.

Ainsi, pourquoi, dans la phrase « Pierre mange une pomme », *pomme* est-il complément d'objet direct et pourquoi ne l'est-il pas dans la phrase « Sur la table

est posée une pomme », alors que la question *quoi ?* posée après les verbes donne la réponse *pomme* dans les deux cas ?

Avant d'examiner la pertinence de ces diverses questions, je précise que si elles étaient généralement posées à tort et à travers, c'est parce qu'elles précédaient la recherche du sens, qu'elles lui étaient substituées et qu'elles conduisaient ainsi à un comportement mécanique.

Celles que je leur posai sur le sens des mots qu'ils utilisaient restèrent pour la plupart sans réponses parce qu'on ne leur avait pas donné les définitions et que, l'analyse grammaticale étant de ce fait devenue pour eux une sorte de rituel mystérieux déconnecté du réel, ils ne s'en préoccupaient pas. Ainsi, *objet*, dont ils connaissaient la signification de « chose qu'on peut toucher », devenait énigmatique quand il était associé à *complément* dont le sens se perdait lui aussi dans l'obscurité du langage savant de la grammaire. Pour eux, le *complément d'objet* était « ce qui répond à la question *quoi ?* ».

*

* *

L'« objet » de cet essai, qui ne veut être ni un manuel ni un anti-manuel, est de mettre la grammaire *en questions*, autrement dit d'examiner dans quelle mesure il est possible de la sortir du jeu artificiel auquel elle semble avoir été souvent réduite, pour en faire un moyen d'éclairer le sens du discours qu'elle entreprend d'analyser.

Pour quels lecteurs ?

Ceux qu'intéresse la grammaire en tant qu'objet de questionnement du langage, plus largement ceux qui sont sensibles à la *problématique du sens*.

Je m'appuierai sur l'étymologie pour examiner d'un point de vue critique les termes qui ont été choisis pour nommer les mots et leurs fonctions dans la phrase et pour désigner les structures qui la constituent. Ce qui touche au langage n'est évidemment pas exempt d'idéologie ; le choix et la fabrication des noms, en grammaire ou ailleurs, ne sont jamais innocents.

En voici une illustration.

Le nom grec *philos* signifie « ami », il est dépourvu de signification sexuelle et a été utilisé en français pour former des mots désignant des relations « amicales » avec les hommes (philanthropie), les livres (bibliophilie), la sagesse (philosophie), les timbres (philatélie) etc., ou bien des pathologies (coprophilie ou zoophilie, par exemple).

Or, il a récemment servi à fabriquer *pédophilie* [« Attirance sexuelle d'un adulte pour les enfants. » (Larousse)] bien que nous disposions de *pédérastie* formé à l'aide d'un autre mot grec qui désigne l'amour ((*érastès*, l'amoureux, d'où vient *érotique*) et qui signifie littéralement « amour pour les enfants ».

Pourquoi cette création d'un mot inadéquat pour désigner un crime alors que nous disposons depuis le 16^{ème} siècle du mot pertinent ?

J'ajoute que la définition de *pédérastie* : « Attirance sexuelle d'un homme adulte pour les jeunes garçons. » (Larousse) est impropre puisque *ped-* vient du grec *pais* qui ne signifie pas « jeune garçon » mais

« enfant » (cf. *pédagogie*, *pédiatre*). Il est à ma connaissance le seul nom formé avec *ped-* qui soit ainsi détourné de son sens initial.

Si on rapproche les définitions de pédérastie et de pédophilie, on aboutit à une absurdité : en effet, une femme ne peut pas être pédéraste (« attirance sexuelle d'un homme pour les jeunes garçons ») même si elle est pédophile (« attirance sexuelle d'un adulte pour les enfants ») et un homme attiré par les garçons et non par les filles sera à la fois pédophile et pédéraste !

Ce n'est pas tout : le même Larousse précise que *pédérastie* signifie également *par extension* « homosexualité masculine. »

Est-il anodin que *pédophilie* ait été substitué à *pédérastie* ? Qu'aient été mis dans le même champ sémantique *pédérastie* et *homosexualité* ? Que *pédé* (« enfant ») désigne de manière injurieuse l'homosexuel qui est attiré par une personne du *même* (sens du grec *homo*) sexe que le sien ?

On sait qu'à une époque assez récente la *pédérastie* non seulement n'était pas condamnée, mais encore tolérée et revendiquée par certains intellectuels, entre autres, un peu comme l'usage de l'héroïne ou de la cocaïne.

Si aujourd'hui, dissimulée sous le nom de pédophilie, la pédérastie est une pratique sexuelle interdite par la loi, est-ce que l'extension de son sens à « homosexualité » n'a pas pour effet ou pour but d'entretenir l'idée que l'homosexualité s'apparente à l'anormalité ? Jusqu'au début des années 1980, elle était considérée chez nous comme un délit – elle est un crime dans certains pays qui condamnent à mort

les homosexuel(le)s – et pour beaucoup, elle continue à être objet de condamnation morale et religieuse.

Comme la sexualité, la langue et son apprentissage constituent un terrain sensible où s'activent des forces masquées.

Ainsi, certains déplorent régulièrement la « baisse du niveau » des élèves, notamment dans la maîtrise de la lecture et de l'écriture, laissant entendre à demi-mot, quitte à s'en défendre, que ceux d'aujourd'hui seraient moins intelligents et moins capables d'apprendre que ceux d'hier, ou alors que l'école d'aujourd'hui ne remplirait pas son rôle comme elle le faisait hier... comme si l'institution scolaire – et toutes les autres – était autonome, comme si elle pouvait tenir devant les élèves un *discours d'enseignement* autre que celui que la collectivité lui demande de prononcer.

C'est ce *discours* qui, fondamentalement, n'a pas changé entre hier et aujourd'hui. Il est peu à peu devenu inaudible pour la population scolaire, en particulier celle du premier cycle du second degré (collèges) ; son contenu avait été défini pour un cycle global qui accueillait sur concours et directement au lycée (de la 6^{ème} à la terminale) une petite minorité d'enfants pour lesquels l'apprentissage – notamment celui de la grammaire – ne posait pas de questions essentielles, dans la mesure où la très grande majorité d'entre eux y reconnaissait le langage et les références du milieu sociologique qui était le sien.

D'un point de vue institutionnel, ce n'est plus le cas depuis 1975.

Mais, si la population scolaire est très différente aujourd'hui du fait son hétérogénéité sociale, le

discours d'enseignement est globalement resté le même que celui qui était adapté à celle d'hier, à savoir *non connecté à la problématique du sens*, comme si *apprendre* – surtout si son objet n'est pas perçu immédiatement comme utile – allait encore de soi aujourd'hui. Il continue à diffuser un message d'apprentissage d'autant plus décalé qu'outre le changement de la population scolaire, l'obtention du diplôme n'est plus depuis longtemps la garantie d'insertion dans le monde du travail, le chômage de haut niveau est permanent et les grandes utopies sont en panne.

De là vient, me semble-t-il, pour une grande part, la crise existentielle que traverse la société et ses institutions, dont l'école.

Les jugements péremptoires sur le « niveau » sont à l'image de ce discours : figés, comme est figé le monde fantasmé qui les produit. Comment comparer la maîtrise d'une même forme historique de langage pour des populations sociologiquement aussi dissemblables ? Autant dire que le niveau de Ptolémée était inférieur à celui d'Einstein.

D'autres mettent en cause ce qu'ils appellent les complications inutiles de notre langue et, comme le serpent de mer, émerge de temps à autre la proposition de simplifier l'orthographe et la grammaire.

Simplifier.

« L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la

guichetière ce qu'elle pensait de la *Princesse de Clèves*... Imaginez un peu le spectacle ! »

Ces paroles furent prononcées le 23 février 2007 à Lyon par Nicolas Sarkozy qui s'exprimait très officiellement en tant que président de la République Française.

Cette opinion très commune qui « justifie » l'inutilité de la culture générale fait partie du discours ordinaire de la simplification lourdement appuyé sur le gros bon sens populaire qui ne voit évidemment pas pourquoi une personne chargée de communication et qui doit maîtriser le langage devrait lire un roman écrit au siècle de Corneille, Molière, Racine, La Fontaine... Cette idéologie étroitement utilitariste conforte tous les « à quoi bon la littérature ? » désespérément agressifs de ceux qui sont à la fois victimes et dupes.

Simplifier.

Simplifier, c'est « rendre plus simple, moins compliqué », explique le Larousse qui définit *compliqué* par ce qui est « composé d'un grand nombre d'éléments ; complexe. »

Mais qu'est-ce que le *simple* ? Qu'est-ce que le *compliqué* ? Et est-ce que *compliqué* et *complexe* sont synonymes ?

Pour *simple*, le dictionnaire donne dix définitions possibles, et pour *complexe*, une seule, si l'on excepte le sens très particulier qu'a le mot en algèbre. Alors, le simple serait-il complexe et le complexe serait-il simple ?

Ces deux termes, pour m'en tenir à eux, sont utilisés dans l'analyse grammaticale : des phrases sont dites *simples*, d'autres *complexes*, et les ouvrages

spécialisés en donnent des définitions non seulement différentes – comme pour *sujet* – mais encore contradictoires. J’y reviendrai.

En fait, *simple* et *complexe* ne décrivent pas essentiellement un réel, mais des rapports que nous construisons avec des objets de connaissance. Or, nous l’avons déjà constaté avec les quelques exemples cités, la grammaire n’est pas comparable à la physique, à l’astronomie, à la géologie etc. Elle ne peut produire que des discours variables sur l’objet fluctuant qu’est le langage et qui oblige à chercher en permanence « les mots pour le dire ».

On y rencontre donc l’idéologie (pédophilie, simple, complexe...) et l’arbitraire : ainsi, *j’ai chanté* est appelé « passé composé » alors que *j’eus chanté* est appelé « passé antérieur » bien qu’il soit lui aussi un passé composé ; dans le premier cas, on indique une *forme* et dans le second un *rapport*. Pour quelle cohérence ?

Mettre la grammaire *en questions*, c’est précisément d’abord examiner les « mots pour le dire ».